

(p. 44, 95). Ce sont des scories peu nombreuses, et de portée minime dans un ensemble dont la richesse est impressionnante et la fiabilité, remarquable. On saluera en particulier de bons chapitres sur Mudimbe, les auteurs féminins, les « paralittératures ». Le propos aurait parfois pu être allégé d'un encombrement de références (p. 243, 256...), compte tenu de la richesse exemplaire de la bibliographie, qui mérite d'être soulignée. Mais on ne dira jamais assez la nécessité, dans ce domaine en particulier, d'indiquer les nombres de pages : le format des livres est une donnée significative du corpus, *a fortiori* s'il s'agit de ces livres difficiles à trouver qui rendent l'enquête de S. Riva singulièrement remarquable.

■ Pierre HALEN

SEMUJANGA (JOSIAS) ET TCHEUYAP (ALEXIE), DIR., *AHMADOU KOUROUMA OU L'ÉCRITURE COMME MÉMOIRE DU TEMPS PRÉSENT*. MONTRÉAL : LES PRESSES DE L'UNIV. DE MONTRÉAL, 2006, 165 p. (= *ÉTUDES FRANÇAISES*, VOL. 42, N°3) – ISBN 978-2-7606-2042-1.

Ce numéro d'*Études françaises* est entièrement consacré à A. Kourouma, plus précisément au rapport que son œuvre entretient avec la mémoire individuelle et collective, l'écriture de l'Histoire et le témoignage par rapport aux réalités de l'Afrique contemporaine. Il s'agit donc d'examiner comment la fiction romanesque s'empare des événements historiques pour les reconfigurer, depuis la colonisation de l'Afrique jusqu'aux derniers soubresauts politiques auxquels Kourouma a pu assister (ceux qui ont secoué la Côte d'Ivoire à partir de 2002).

J. Semujanga montre que si l'histoire de l'Afrique constitue un axe essentiel de l'ensemble de l'œuvre, l'écriture ne tend pas à élaborer, encore moins à affirmer une vérité historique figée, mais au contraire à mettre en doute, par la parodie et la satire, tous les discours dogmatiques tenus sur l'Afrique, qu'ils relèvent du discours colonial, ethnologique, ou des mythes élaborés par les tenants de la Négritude. Au-delà de la dimension idéologique du processus, c'est cette déconstruction par l'humour et la mise à distance critique des discours dominants qui donne aux romans de Kourouma toute leur dimension esthétique.

Partant d'une lecture critique de la notion de « lieu de mémoire », telle qu'elle est généralement envisagée dans le sillage des travaux de P. Nora, et en s'inspirant notamment des réflexions de P. Ricoeur dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Alexie Tcheyap s'intéresse à l'écriture de la violence chez Kourouma et propose d'envisager le corps comme une autre forme de lieu d'inscription, par la violence, de la mémoire collective. Il montre ensuite que l'espace romanesque tout entier constitue également un « lieu de mémoire » dans la mesure où il porte de multiples traces de la violence collective, au cœur de laquelle il figure également en tant qu'enjeu majeur. Il s'agit ici de la « mémoire des vaincus » (p. 50) que les lieux de mémoire « officiels » tendent au contraire à occulter.

Sélorom Gbanou livre quant à lui une lecture d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* qui analyse les relations complexes entre la fiction et les réalités historiques évoquées, en l'occurrence l'histoire du régime de Gnassingbé Eyadéma au Togo. L'écriture de Kourouma entrelace ici savamment des éléments empruntés au discours hagiographique officiel et d'autres, tirés de la littérature clandestine de contestation du régime et du mythe élaboré autour du chef d'État. S. Gbanou suggère par ailleurs de lire le *donsomana* qui donne sa structure au roman comme une parodie des Conférences Nationales qui n'ont, selon lui, donné lieu qu'à un processus de « recyclage du dictateur » (p. 74).

Analysant le discours de Birahima dans *Allah n'est pas obligé*, notamment son usage des dictionnaires et son goût pour le commentaire explicatif, Christiane Ndiaye rejoint, mais par d'autres voies, les analyses de J. Semujanga sur le dévoilement perpétuel de toutes les supercheries et manipulations idéologiques opérées par les discours dominants, de quelque origine qu'ils soient. Révélant sans cesse « le non-dit ou le non-sens de bon nombre de discours » (p. 87) dont les mensonges tendent seulement à « rendre sensé l'insensé » (*ibid.*), le récit de Birahima semble ainsi signifier « qu'en dernière analyse, rien ne peut expliquer l'inexplicable » (*ibid.*).

Revenant sur l'importance de l'humour, déjà souvent évoqué par les autres contributeurs, Xavier Garnier propose une interprétation originale de celui-ci en tant que modalité de perception de la réalité. Selon lui, l'humour, comme technique de distanciation par rapport à la violence et la cruauté, donne à la représentation du réel et du politique une dimension cosmique, fût-elle celle du chaos ou du « cercle sacrificiel » (p. 99). Par un phénomène d'élargissement illimité, chaque personnage et chaque événement peuvent ainsi « entre[r] en résonance avec la totalité du réel » (p. 98).

Véronique Bonnet aborde la question de l'histoire et de la mémoire à travers le prisme des personnages féminins dans les différents romans d'A. Kourouma et en fait une lecture diachronique qui montre une évolution sensible : si dans *Les Soleils des Indépendances* et *Yacouba, chasseur africain*, le personnage féminin incarne la mémoire tragique de la victime sacrificielle, contrebalancée cependant par sa part – non négligeable et séduisante – d'insoumission, les romans suivants semblent pour l'essentiel faire des personnages féminins des « laissées pour compte » de l'histoire et de l'Histoire (à l'exception notable de Moussokoro, la favorite de Djigui dans *Monnè, outrages et défis*). Mais dans le dernier roman, *Quand on refuse on dit non*, le personnage féminin se trouve fortement réinvesti à travers Fanta, à qui est confiée la tâche de dire l'Histoire en marge des versions officielles, de tenir un discours fortement idéologique qui est à la fois « leçon d'histoire et acte de mémoire » (p. 120).

Enfin, c'est en tant qu'historienne qu'Armelle Cressent étudie l'œuvre de Kourouma, en analysant le paradoxe que constitue le désir, maintes fois réaffirmé par l'auteur, de témoigner par le roman, ce qui revient à revendiquer la véracité historique de l'écriture fictionnelle. Soulignant les déterminismes pesants qui oblitèrent la parole du témoin africain quel qu'il soit, elle analyse les stratégies par lesquelles Kourouma a malgré tout tenté, au-delà des travestissements fictionnels, de faire entendre cette parole de témoignage ;

mais elle conclut, de façon assez pessimiste, que « le témoin africain a encore un sérieux chemin à se frayer pour faire entendre sa voix » (p. 141).

L'ensemble de ce numéro représente ainsi une contribution remarquable et enrichissante à l'étude de cet auteur majeur, proposant à la fois un approfondissement de pistes de réflexion déjà abordées ailleurs et de nouvelles propositions de lecture très fécondes.

■ Florence PARAVY

YOKA (ANDRÉ LYE), PRÉS., « YAMBI ! » LA LITTÉRATURE CONGOLAISE. [N^o SP. DE] INDICATIONS. LA REVUE DES ROMANS, (BRUXELLES), 64^E ANNÉE, N^o 4, SEPT.-OCT. 2007, 113 P. ; P. 7-48. – ISSN 0771-6580.

Il convient de présenter rapidement ce numéro spécial que la revue *Indications* consacre à la littérature de la R.D. Congo dans le cadre du festival *Yambi !* Cette ambitieuse manifestation avait pour fin de mettre à l'honneur, à l'automne 2007, la créativité culturelle contemporaine au Congo, dans tous les domaines artistiques et pour des publics de tous âges et de toutes affinités en Belgique francophone. On n'avait plus vu cela depuis l'exposition universelle de 1958, disaient les organisateurs. La littérature n'a pas été négligée dans cet ensemble, et nombre d'écrivains congolais se sont retrouvés, notamment, pour une longue rencontre à Bruxelles les 12-13 octobre.

Indications, comme son titre l'indique, est une revue de promotion et de présentation du roman ; non une publication « savante », mais une revue de « lecteurs ». Ce numéro spécial s'en ressent fortement, puisqu'il propose, précédée de deux brèves approches générales par Jean-Pierre Jacquemin et Jean-Claude Kangomba, une suite de comptes rendus rédigés par les collaborateurs de la revue, qui s'initient ainsi à un domaine assez nouveau pour eux. Une vingtaine de livres et autant d'auteurs sont donc présentés par des lecteurs de bonne volonté, qui découvrent avec sympathie, et parfois un rien de condescendance à force de vouloir les valoriser, des écritures « simples », « limpides », etc., lesquelles leur paraissent surtout témoigner de situations humaines ou de mondes culturels. Ces brefs exercices de lecture ne sont pourtant pas à négliger ; s'ils n'apportent pas grand-chose au spécialiste quant à ce dont ils parlent, en revanche ils témoignent à leur tour d'une situation humaine et culturelle : les jugements qu'on a envie de qualifier de « spontanés » d'un lectorat européen non averti, mais « bien » disposé *a priori* à l'égard d'un corpus désigné comme « africain ».

■ Pierre HALEN